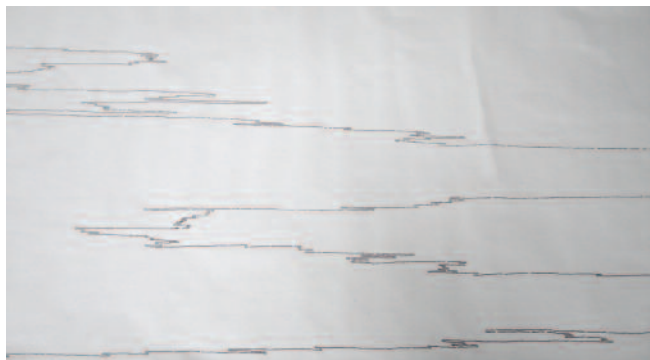


En débouchant son stylo, en empoignant son pinceau, Marianne Mispelaëre embarque pour un voyage, le plus souvent long, sensible dans lequel le geste joue le premier rôle. Le temps est suspendu dans cette forme d'exil volontaire que l'artiste s'impose, comme une initiation salvatrice. Ce processus de recherche et d'expérimentation, elle l'appelle « le temps du dessin » et le définit ainsi : « cette introspection n'est pas égocentrique puisqu'elle vise à révéler certaines notions, elle serait de l'ordre de l'ethnographie. Travailler, lire, dessiner, ne sont pas une désertion de la vie : plus je m'immerge en moi, et plus je m'ouvre ; puisque plus je m'approche d'une authenticité, plus je me rapproche du monde et des individus. Cerner le monde, rentrer dans la page, faire dialoguer ces trois notions – monde / lecture-écriture / dessin – afin de comprendre un peu mieux l'un au regard des autres. »

La ligne découle du geste et subit toutes les contraintes qu'elle lui impose. La forme apparaît petit à petit et demeure, contrairement au geste, qui lui n'existe plus que par cette trace, sorte de négatif du corps de l'artiste. C'est une forme de traduction de son engagement physique qui s'inscrit sur le mur, la feuille de papier ou l'objectif de sa caméra. Mais l'artiste n'avance pas toujours seule. L'isolement à ses limites. Elle laisse alors libre cours à l'échange, la rencontre. Avec le public parfois, qui assiste à ses cérémonies gestuelles, mais parfois aussi avec d'autres acteurs impliqués dans le processus-même de création.

Elle a initié en 2011 une série d'œuvres intitulée *Conversation I*, qui témoigne non pas des mots prononcés dont elle aurait été témoin, mais plutôt des propriétés physiques de ces échanges. Il s'agit de la traduction graphique de ces dialogues, de leurs allers-retours de mots, leurs compromis, leurs silences ou encore leurs non-dits qu'elle tente de retranscrire. Elle explique que « la discussion est un phénomène qui [l]'intéresse par sa forme et par ce qu'elle génère. Deux individus s'associent et chacun cède à l'autre avec ce qu'il a de complexité, spontanéité et expériences, dans le but de fabriquer ensemble une idée. » Mais au-delà de la forme, ce sont aussi les mots qui lui importent, le texte, qui est omniprésent dans sa démarche artistique. S'il apparaît parfois dans ses installations comme une fin, il reste la plupart du temps sous-jacent, comme un moyen pour arriver à exprimer des notions immatérielles. Il accompagne sa pratique. Pour elle, « entre l'image et le texte résident en creux les mêmes questions : comment enregistrer ce qui se passe autour de nous lorsque certai



*Conversation / deux individus inconnus / raconter / tentative #00 / 38min, 2011, dessin, encre sur papier, stylo plume, dimensions variables, photo: Marianne Mispelaëre*

nes choses ne sont ni visibles, ni palpables, ni strictement définissables mais tacites et silencieuses ; comment écrire avec justesse, sans omettre, sans oublier, sans mentir ; comment imaginer pour comprendre. »

*Premier* est un dessin in progress, réalisé à Sélestat, Mulhouse, Bâle, Metz, Privas. Il connaît à Trèves un nouveau développement. Conditionné par l'état physique et psychique de l'artiste, mais aussi par les circonstances dans lesquelles il aura été exécuté, il consiste pour elle à tracer une ligne au pinceau sur le mur, à vitesse constante, du haut vers le bas, pendant une minute. Elle répète ainsi ce geste jusqu'à l'épuisement d'un des paramètres de sa réalisation. Cela peut durer plusieurs heures jusqu'à ce que, faute d'encre, heure de fermeture du lieu d'exposition exige ou faiblesse physique extrême lui fassent lâcher son pinceau et estimer que, pour cette fois, le dessin est fini. Du moins en tant qu'objet. Car l'expérience elle, est amenée à être réitérée. Dans un autre contexte, de nouveaux paramètres entreront en ligne de compte et le dessin sera nécessairement différent.

Élodie Stroecken